

AURELIEN COURDESSE

LA FORET DU DIABLE

Ce livre a été publié via Bookelis

— Où... où suis-je ?

Stéphanie, qui émergeait d'un sommeil relatif, essaya tant bien que mal de se redresser sur son séant. Les yeux mi-clos, elle tâtonna de sa main droite la matière qui se trouvait être du cuir, en dessous d'elle. Il faisait noir. Un noir absolu... Non. Une faible lumière verdâtre jaillissait vers ses pieds, mais insuffisante pour lui permettre de voir quoi que ce soit autour d'elle. On aurait dit un minuscule oeil de chat où les phares d'une voiture se reflétaient intensément. Elle continua de toucher cette surface sur laquelle elle était assise puis comprit où elle se trouvait lorsqu'elle toucha le côté gauche : sa main glissait sur quelque chose de froid, avec un léger brui mat. Cet objet semblait être une vitre et l'endroit où elle était, une voiture.

Son coeur se mit à tambouriner frénétiquement dans sa poitrine, la faisant hoqueter. Comme lorsque l'on éprouve une émotion soudaine, sans pour autant mettre la main sur ce qui provoque celle-ci.

— Maman, fit-elle, désespérée. Papa ? Lucas ?!

Elle se jeta de côté puis refoula un cri lorsque la ceinture de sécurité lui écrasa le sein gauche. Elle chercha le bouton pour actionner l'ouverture, appuya dessus puis se défit de l'étreinte de la ceinture. Elle arpenta de nouveau le côté droit - cela semblait s'étirer à l'infini, dans le noir - tout en criant le prénom de son frère, puis elle agrippa ce qui semblait être du tissu. La chemise qu'elle lui avait offerte pour son anniversaire.

— Lucas, dit-elle, la voix chevrotante.

Elle le secoua frénétiquement.

— Lucas, réponds-moi. Pour l'amour du ciel !

Une plainte craintive s'éleva.

— Oh, merci, mon Dieu. Lucas... Ça va ?

— Q...quoi ?

— Ça va, Lucas ?

— Pour... Pourquoi tu me demandes ça ? Dit-il, alors qu'il émergeait d'un sommeil sans rêves.

— Où... où somme-nous ?

— Je ne sais pas. J'crois qu'on est dans une espèce de voiture. Il fait tellement noir. J'ai peur Lucas...

— Dans une... voiture ? Mais qu'est-ce qu'on fait là ? Et où sont papa et maman ?

Elle se jeta en avant, faillit se prendre le repose-tête du conducteur en pleine face, puis dirigea l'une de ses mains en direction du siège. Pourquoi semblait-elle être sûre de trouver ses parents dans le compartiment avant de cette voiture, qui lui semblait si familière ? Elle posa sa main : rien. Puis, certaine que son père était là, elle se leva délicatement pour ne pas heurter le toit et s'avança, avec la même précision, entre les deux sièges. Elle oublia complètement de scruter le siège droit dans sa stupeur. Elle agrippa le volant, passa ses jambes dans l'interstice des deux sièges puis s'assit coté conducteur. Personne à ses pieds non plus. Elle balisa. Son frère l'interpella alors qu'elle tendait sa main vers le côté passager, mais elle n'en perçut que quelques bribes tellement

elle était concentrée dans ce qu'elle faisait. Cette fois, ce fut fructueux. Elle éprouva un réel soulagement à toucher la robe en soie de sa mère.

— Maman, fit-elle calmement. Maman...

Aucune réponse.

Elle dirigea sa main vers la figure lorsque quelque chose frappa, avec un bruit mat, la carrosserie. Elle se figea.

— C'était quoi, Stef ? Fit son frère, effrayé.

Stéphanie resta tétanisée, le souffle coupé. Puis lorsqu'elle réussit à recouvrer sa voix, elle dit tout bas :

— Je ne sais pas. Une branche ou quelque chose dans ce genre, j'espère.

Pourquoi « j'espère » ? Ils ne savaient pas où ils étaient et elle craignait inconsciemment quelque chose ou était-ce le fruit de son imagination. Espérait-elle, du moins...

— C'était le croquemitaine ? Fit Lucas, avec sa raison d'enfant.

Stephanie fut effrayée de nouveau par cette phrase, qui peut paraître anodine pour un adulte lorsqu'il se sait en sécurité chez lui dans un endroit qu'il connaît, mais dans ces circonstances cette phrase prenait un sens beaucoup plus inquiétant.

— Non, dit-elle, hésitante. C'était notre imagination. Rien que notre imagination, Lucas... Tu sais quelque fois, dans un endroit inconnu, on croit entendre des choses mais ce n'est pas réel.

— Pourtant... tu l'as aussi entendu, comme moi, répondit Lucas, avec l'assurance de dire vrai qu'ont les enfants qui, eux, ne trichent pas avec leur esprit.

Stef ne dit rien.

L'idée d'essayer d'ouvrir la portière pour partir avec Lucas lui avait effleurée l'esprit au début mais depuis cet instant, elle ne l'excitait guère. Elle était même déplaisante. Très déplaisante...

2

L'image de sa mère se forma dans son esprit. Elle guida de nouveau son bras en direction de la supposée tête. Tout de suite, elle ne brassa que du vent puis, décalant légèrement sa main de côté, elle caressa la peau de la tête de sa mère. Elle exulta comme si elle s'attendait à toucher rien de semblable, autre chose... Elle se pencha et susurra dans le noir : « Maman... ». Elle toucha plus délicatement sa peau et quelque chose la tétanisa. Ce n'était pas de la peau. Quelque chose d'autre aurait dû l'alerter : le manque de cheveux. Elle avait l'impression de toucher de la cire ou du plastique dur. Le crâne était très lisse...

— Un... un mannequin. Non... Balbutia-t-elle.

— Qu'est-ce que tu dis ? Demanda Lucas, confus.

— Non, rien...

Elle ne voulait pas effrayer son frère. Tout mais pas ça. Il n'avait que 13 ans. Elle s'enfonça dans son siège et réfléchit, tout en apaisant son frère de mots rassurants.

3

Quelque chose qu'elle n'avait pas senti – à part le contact de l'une de ses mains avec la vitre – était le froid qui régnait depuis son émergence. Malgré sa doudoune, elle

était frigorifiée. Il devait être au-dehors, apparemment. Elle ne savait comment mais elle était sûre d'être en hiver, au mois de janvier exactement. Le jour : aucun sentiment là-dessus. Elle ressentit également un léger mal-être ; son crâne lui faisait de plus en plus mal. Elle ne se souvint pourtant pas d'avoir heurter quoi que ce soit ou alors n'était-ce que ces derniers chocs émotionnels qui la mettaient dans cet état. Prise d'une intuition, elle interrogea son frère :

— Lucas ?

— Oui ?

— As-tu mal à quelque part ?

— N... non ; enfin, si : à l'épaule. J'ai un peu mal.

« *Pourquoi avons-nous mal tous les deux* » Pensa Stéphanie, soucieuse de trouver une réponse précise à ce nouvel événement. Sur ces pensées, sa poitrine l'élança. Ce devait être le resserrement de la ceinture sur ses seins tout à l'heure. Pourtant elle ressentait une vive douleur...

— Lucas ?

— Est-ce que ton ventre te fait mal ?

— Un peu mais pas trop...

— Qu'est-ce qui a bien pu nous causer ces mêmes blessures ? S'interrogea-t-elle, nerveuse à l'idée de ne pas trouver une seule réponse tant son état était de mal en pis, physiquement et psychologiquement...

— Qu'est-ce qu'il fait froid ! Dit Stéphanie, à haute voix.

Sous son épais parka, elle grelottait, énergiquement.

— J'ai froid, lui fit aussi remarquer son frère qui sentait le désarroi dans lequel sa

soeur était plongée.

— Tu veux ma doudoune ?

— Non, tu vas mourir si tu me la passes. Garde-la. J'ai peur Stephanie. J'ai peur ; je sais pas pourquoi mais j'ai peur...

— N'aie pas peur, j'vais trouver une solution. Il faut juste un peu réfléchir. Oui... un peu réfléchir.

Elle fit le vide et essaya de rassembler tous les éléments qui pourraient la mettre sur une piste.

— Le mannequin, s'écria-t-elle, quelques minutes plus tard, toute excitée d'être sur une probable piste.

Son frère sursauta :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien... rien. Je réfléchis.

— La prochaine fois, réfléchis à voix basse, s'il te plaît. J'ai eu une sacrée trouille. J'ai cru qu'on avait encore tapé dehors.

— Excuse-moi. De toutes façons, il n'y a personne dehors ; c'est notre imagination, je te l'ai déjà...

Elle s'arrêta net. Quelque chose punctua de nouveau sa phrase sur la carrosserie de la voiture. Un bruit plus mat, comme si l'on balançait un cadavre sur le coffre. Un autre coup fut porté puis un autre, cadénassant les pensées de Stephanie pour un moment. Lucas commença à pleurnicher de peur et fut pris de tremblements. Les coups se succédèrent avec de plus en plus de violence. Stephanie, apeurée mais lucide, ne remarqua aucun sifflement de vent au-dehors qui aurait eu la force suffisante pour